



**HAL**  
open science

# L'Historia de rebus Hispaniae de Rodrigue Jimenez de Rada. Éléments d'une poétique

Stéphanie Jean-Marie Guirardel

► **To cite this version:**

Stéphanie Jean-Marie Guirardel. L'Historia de rebus Hispaniae de Rodrigue Jimenez de Rada. Éléments d'une poétique. 2008. halshs-00265899

**HAL Id: halshs-00265899**

**<https://shs.hal.science/halshs-00265899>**

Preprint submitted on 20 Mar 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphanie Jean-Marie  
 Université de Toulouse-le Mirail

### ***L'Historia de rebus Hispaniae* de Rodrigue Jiménez de Rada : éléments d'une poétique**

Le concept de poétique recouvre, selon les époques et ceux qui ont tenté de le définir, des réalités diverses. A partir de la définition aristotélicienne qui, conjuguant visées normative et théorique, fait de la poétique l'étude de la représentation à l'aide du langage<sup>1</sup>, l'on admet généralement trois acceptions du terme. Désignant, premièrement, un ensemble à vocation prescriptive et orienté vers la pratique reflétée par les textes<sup>2</sup>, la notion a, au fil du temps, évolué pour renvoyer, selon l'approche retenue aujourd'hui par la critique contemporaine, à un métadiscours, réflexion sur ce qui fait l'essence du fait littéraire<sup>3</sup>. Le terme peut également s'appliquer aux choix qui président à l'élaboration, à la création – pour revenir à l'étymologie –<sup>4</sup> d'une œuvre singulière<sup>5</sup>.

Appliqué au texte historiographique en général – nous faisons abstraction ici des distinctions entre annales, chronique et histoire – le concept de poétique soulève, dans ses deux premières acceptions, un ensemble d'interrogations dont l'exposé dépasserait les limites et les ambitions de ce modeste travail<sup>6</sup>. C'est donc à l'œuvre dans sa singularité que nous nous intéresserons ici en proposant quelques éléments d'une poétique, celle de Rodrigue Jiménez de Rada, archevêque de

<sup>1</sup> Selon Gérard Dessons, « [l]a Poétique se présente donc à la fois comme un 'art poétique' et une 'poétique', [...], c'est-à-dire un ouvrage au double caractère technique et dogmatique, légitimant un ensemble de remarques concrètes en les présentant sous la forme de prescriptions et d'interdictions ; et [...] [une] théorie de la littérature, qui déborde le strict cadre des genres littéraires étudiés ». Cf. Gérard DESSONS, *Introduction à la poétique. Approche des théories de la littérature*, Paris, 2005 (1<sup>re</sup> éd. : 1995), p. 16.

<sup>2</sup> C'est dans cette perspective que s'est inscrite la production des *Artes poetriae* médiévaux que Douglas Kelly définit ainsi : « The medieval arts of poetry and prose teach a functional rather than a theoretical art. They show how one practices the literary art rather than offer a disquisition on the nature of that art ». Cf. Douglas KELLY, *The Arts of Poetry and Prose*, Turnhout, 1991, p. 37.

<sup>3</sup> Tzvetan Todorov souligne que « [c]e n'est pas l'œuvre littéraire elle-même qui est l'objet de la poétique : ce que celle-ci interroge, ce sont les propriétés de ce discours particulier qu'est le discours littéraire. Toute œuvre n'est alors considérée que comme la manifestation d'une structure abstraite et générale, dont elle n'est qu'une des réalisations possibles. C'est en cela que cette science se préoccupe non plus de la littérature réelle, mais de la littérature possible, en d'autres mots : de cette propriété abstraite qui fait la singularité du fait littéraire, la *littérarité* ». Cf. Tzvetan TODOROV, *Qu'est-ce que le structuralisme ? 2. Poétique*, Paris, 1973, pp. 19-20.

<sup>4</sup> Le terme poétique dérive du grec *poiêtikê* qui renvoie à la faculté de faire, de créer.

<sup>5</sup> G. Dessons en donne la définition suivante : « [...] il faut rendre compte d'un autre sens du substantif *poétique*, quand il quitte le plan général d'une réflexion sur la littérature pour s'appliquer aux œuvres particulières. Le substantif est alors précédé d'un article indéfini : *une* poétique. Dans cet emploi, la notion de poétique [...] renvoie à ce qu'on peut nommer, pour faire bref, le système interne d'une œuvre, ce qui fait sa cohérence et sa différence ». Cf. G. DESSONS, *Introduction...*, pp. 7-8.

<sup>6</sup> Elles concernent essentiellement la dimension narrative de l'écriture historique et les rapports entre Histoire et Littérature. Ces questions ont été développées au sein de disciplines aussi diverses que l'épistémologie, la philosophie ou la critique littéraire par plusieurs spécialistes dont les plus représentatifs sont certainement Hayden White, Paul Ricoeur, Roland Barthes ou Gérard Genette. Sur ce point, on consultera les ouvrages suivants : Hayden WHITE, *El contenido de la forma. Narrativa, discurso y representación histórica*, Barcelone-Buenos Aires-México, 1992 ; Hayden WHITE, *El texto histórico como artefacto literario*, Barcelone-Buenos Aires-México, 2003 ; Paul RICOEUR, *Temps et récit. Tome 1 : L'intrigue et le récit historique*, Paris, 1983 ; Paul RICOEUR, *Temps et récit. Tome 2 : La configuration dans le récit de fiction*, Paris, 1984 ; Paul RICOEUR, *Temps et récit. Tome 3 : Le temps raconté*, Paris, 1988 ; Roland BARTHES, *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, 1984 ; Gérard GENETTE, *Fiction et diction*, Paris, 1991. En affirmant la consubstantialité de la forme narrative et de l'écriture de l'histoire, et en abolissant la frontière entre récit factuel et récit fictionnel née de la dichotomie consacrée Histoire/Littérature, ces travaux ont à la fois permis que l'on établisse une poétique d'un texte historiographique particulier et légitimé que l'on adopte, à cette fin, les présupposés et les méthodes de l'analyse dite littéraire. Nous pensons, par exemple, à l'étude des catégories morpho-fonctionnelles inhérentes au récit : personnages, systèmes espace-temps, couple auteur-narrateur, dialogues ou descriptions...

Tolède, qui met, en 1247<sup>7</sup>, la dernière main à une *Historia de rebus Hispaniae*<sup>8</sup> dans laquelle il narre l'histoire de l'*Hispania* depuis les temps bibliques jusqu'à l'époque à laquelle il vit, celle de Ferdinand III qui règne depuis 1230 sur la Castille et le Léon réunifiés et qui se trouve également être le commanditaire de l'œuvre<sup>9</sup>.

Nous avons pris le parti de resserrer cette étude autour de l'analyse des modalités d'organisation textuelles car l'analyse du *De rebus* révèle que celles-ci peuvent non seulement nous permettre de comprendre les autres facettes de la poétique du texte (mécanismes narratifs, discursifs et linguistiques, procédés de transtextualité, etc.) mais également nous instruire sur la vision qu'à l'historien de lui-même et sur la façon dont il appréhende sa pratique. A partir de ce fil conducteur, nous tenterons donc de montrer comment se manifeste dans le *De rebus* la relation dialectique qui unit, au sein du texte historiographique, choix formels et orientations idéologiques de l'historien dans la mesure où ces choix sont le fruit de motivations particulières qu'ils contribuent, dans le même temps, à éclairer<sup>10</sup>. Il va sans dire que les remarques qui vont suivre n'ont aucune prétention à l'exhaustivité et qu'elles s'appliquent seulement à condenser ce qui fait, par ailleurs, l'objet d'une étude de plus grande ampleur<sup>11</sup>.

L'architecture du *De rebus* est complexe. En effet, alors que la « pure successivité chronologique [est ce qui] caractérise en principe l'historiographie »<sup>12</sup>, il est à noter que la structure de l'œuvre du Tolédan échappe à la règle et apparaît comme le résultat de la conjugaison de plusieurs modalités d'organisation, qu'elles soient internes ou externes à la narration. En effet, tout en maintenant la modalité chronologique comme principe structurant de la relation des événements, Rodrigue lui en adjoint trois autres qui, quoique de natures diverses, n'en jouent pas moins un rôle identique : celui de participer de la construction de la narration historiographique et du sens qu'entend lui donner l'historien. Analysons-les tour à tour.

## I LE RÔLE DE LA CHRONOLOGIE

<sup>7</sup> Le texte a fait l'objet de deux rédactions successives, la première achevée en 1243 et la seconde élaborée dans un intervalle de temps compris entre mars/avril 1246 et le printemps 1247. Les corrections apportées entre les deux rédactions sont essentiellement de nature stylistique, à l'exception du transfert du chapitre concernant la mort et la descendance d'Alphonse IX de Léon de la partie consacrée à l'histoire du Léon à celle retraçant les circonstances de la réunification des royaumes castillan et léonais sous Ferdinand III. Sur ce point, cf. Enrique JEREZ, « La *Historia gothica* del Toledano y la historiografía romance », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26 (2003), pp. 223-239 et plus particulièrement, pp. 225-230.

<sup>8</sup> Désormais *De rebus*. Nous utilisons la plus récente édition du texte : Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispaniae sive Historia Gothica*, éd. de Juan Fernández Valverde, Turnhout, 1987. Nous citons en nous référant à la pagination de cette édition. Sauf indication contraire, toutes les traductions françaises du *De rebus* sont personnelles. Pour une traduction en espagnol du *De rebus*, on se reportera à Rodrigo JIMÉNEZ DE RADA, *Historia de los hechos de España*, éd. et trad. de Juan Fernández Valverde, Madrid, 1989.

<sup>9</sup> Rodrigue fait part de ces deux informations dans le prologue qui ouvre le *De rebus* : « a tempore Iaphet Noe filii usque ad tempus vestrum, gloriosissime rex Fernande, ad historiam Hispanie contexam, quam sollicitate postulastis, prout potui fideliter laboravi ». Cf. *De rebus*, p. 7. Soit : « j'ai peiné loyalement, dans la mesure de mes possibilités, pour composer l'histoire de l'*Hispania* que vous m'avez demandée avec intérêt, depuis le temps de Japhet, fils de Noé, jusqu'au vôtre, très glorieux Ferdinand ».

<sup>10</sup> L'adoption d'une telle perspective pour l'étude du *De rebus* est, pour l'heure, encore rare ainsi que le souligne Inés Fernández-Ordóñez en indiquant que « [e]l estudio de la obra historiográfica del Toledano suele emprenderse desde perspectivas atentas al contenido, qué dice don Rodrigo que no dijeron sus predecesores o continuadores, y no tanto a la forma en que lo dice ». Cf. Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « La técnica historiográfica del Toledano. Procedimientos de organización del relato », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26 (2003), pp. 187-221, p. 187.

<sup>11</sup> Ce travail exhaustif fait, par ailleurs, l'objet de notre thèse de doctorat dirigée conjointement par M. le professeur Michel Moner et Mme Amaia Arizaleta et intitulée : *L'Historia de rebus Hispaniae de Rodrigue Jiménez de Rada. Écriture et discours*.

<sup>12</sup> Cf. Paul ZUMTHOR, *Essai de poétique médiévale*, Paris, 2000 (1<sup>re</sup> éd. : 1972), p. 411. Il réaffirme, en cela, ce que faisait déjà remarquer de façon imagée Bernard Guenée : « L'historiographie médiévale se situa mal dans l'espace mais vit dans le temps son essence même. Sur elle pèse la tyrannie de la chronologie ». Cf. Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 22.

Même si elle ne prédomine plus, la modalité chronologique reste, nous allons le voir, un des critères retenus par l'historien pour la structuration de son texte puisqu'il affirme lui-même, dans le prologue qui ouvre l'œuvre, qu'il a déroulé, conformément aux mandements royaux, sa narration selon le fil du temps<sup>13</sup>. Résumant quelques lignes plus haut le contenu de son œuvre, il montrait également qu'il s'était agi, avant tout, d'inscrire dans le temps l'histoire de l'*Hispania* en en recherchant, d'une part, les origines et en relatant, d'autre part, les événements survenus durant la préhistoire mythique (*antiquitatibus*)<sup>14</sup>, les temps anciens et modernes (*antiquis uel modernis temporibus*)<sup>15</sup>.

Le temps, considéré non plus dans sa successivité mais comme époque au cours de laquelle se déroulent les événements (passé, présent, futur) apparaît également, dans le prologue du *De rebus*, comme un élément fondamental, pierre de voûte d'une herméneutique de la connaissance historique. Les événements passés deviennent ainsi la grille de lecture des événements présents puisqu'ils en sont la clé interprétative, en même temps qu'ils constituent, pour les hommes du présent, un modèle à imiter. Il s'agit, en somme, de connaître le passé pour comprendre le présent et surtout d'y puiser l'exemple d'une conduite à tenir, le texte historiographique étant l'espace privilégié de l'un comme de l'autre<sup>16</sup>. A travers l'emploi du binôme *doctrix et genitrix* dès les premiers mots du prologue, le Tolédan illustre, en effet, le double lien – didactique et filial – qui unit passé et postérité, et souligne que c'est grâce à leur connaissance du passé que ses prédécesseurs ont pu comprendre le présent et prévoir le futur<sup>17</sup>. Un peu plus loin, il revient sur cette dimension moralisatrice dont il fait l'une des qualités intrinsèques de l'histoire en se limitant, cette fois, aux agissements des princes à qui l'historien recommande de s'appuyer sur

<sup>13</sup> Cf. note 9.

<sup>14</sup> A propos de l'acception du terme *antiquitas* dans l'historiographie hispano-latine, on consultera avec fruit Helena DE CARLOS VILLAMARÍN, *Las antigüedades de España*, Spolète, 1996.

<sup>15</sup> « Cum igitur Hispaniarum successus uariorum principum cruentis cladibus iteratus et linguam mutauerit et originem sue gentis pluribus intercepta dominiis sit oblita, iam fere gens et origo incolarum Hispanie ignoratur. Quia igitur placuit uestre excellencie maiestatis mee requirere ignoranciam paruitatis ut si, qua de antiquitatibus Hispanie et de hiis etiam que ab antiquis uel modernis temporibus acciderunt mee memorie occurrissent, petitioni uestre describere laborarem, et ut a quibus gentibus calamitates Hispania sit perpressa, et Hispanorum regum originem et eorum magnalia qui patrum glorias imitatione secuti sunt gloriosa, per scripture mee indaginem ad diligencie uestre noticiam peruenirent, ego uero tanti domini, tam excelsi, non possum precibus contraire et uix possibile cogor ob reuerenciam atemptare ». Cf. *De rebus*, p. 6. Soit : « Ainsi, comme au cours de l'histoire, qui se répéta lors des massacres sanglants des princes successifs, l'*Hispania* changea non seulement sa langue mais oublia aussi l'origine de son peuple, asservi par plusieurs maîtres, le peuple et l'origine des habitants de l'*Hispania* sont oubliés. Par conséquent, comme il a plu à l'excellence de votre majesté de recourir à l'ignorance de mon humble personne afin que si m'étaient revenues en mémoire des choses au sujet des antiquités de l'*Hispania* et également des faits qui se produisirent dans les temps reculés ou modernes, je m'efforce de les raconter, à votre demande, et pour que parviennent à votre connaissance attentive, grâce à mes recherches et à mes écrits de quels peuples l'*Hispania* endura des malheurs et l'origine des rois d'*Hispania* et les merveilles que chercha à atteindre la gloire de leurs pères en les imitant glorieusement, je ne veux vraiment pas me soustraire aux prières d'un si grand et si noble maître et je suis contraint d'entreprendre avec respect ce qui ne m'est possible qu'avec peine ».

<sup>16</sup> Adeline RUCQUOI indique que le *De rebus* aurait pu servir de *speculum principis*, destiné à l'illustration du futur Alphonse X, fils de Ferdinand III de Castille-Léon. Cf. Adeline RUCQUOI, « La royauté sous Alphonse VIII de Castille », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 2000 (23), pp. 215-241, p. 215.

<sup>17</sup> « Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas primeuorum doctrix et genitrix posterorum credit actibus minorari si sibi soli se genitam reputaret. Cum enim per ea que facta sunt Dei inuisibilia percepissent, quia morte interueniente non poterant permanere ea que diuina reuelatione, studio uigilanti, doctrina, usu, memoria, intellectu circa creaturarum opera ratione preuia inuenerunt, inuestigantes experimenta rerum et enigmata figurarum futurorum noticie prouiderunt et duce spiritu presencia perceperunt et futura indagiis prenouerunt ». Cf. *De rebus*, p. 5. Soit : « Nos prédécesseurs des temps anciens et dignes de foi, maîtres et pères de la postérité, crurent qu'ils seraient tenus en piètre estime s'ils pensaient qu'ils n'étaient nés que pour leur seul profit. En effet, comme ils perçurent, derrière les événements, la main invisible de Dieu, ils surent qu'à cause de leur mort, les connaissances que, guidés par leur raison, ils avaient découvertes au sujet des œuvres des créatures grâce à la révélation divine, l'étude vigilante, l'enseignement, l'expérience, la mémoire, l'intelligence ne pouvaient demeurer, et, se livrant à des recherches, ils montrèrent à leurs descendants les exemples des choses, déchiffèrent l'obscurité des symboles et, guidés par l'esprit, ils perçurent le présent et devinèrent le futur grâce à leurs recherches ».

l'exemple de ceux que leur sagesse, leur force, leur générosité et leur sens de la justice ont immortalisés et de se détourner des autres rendus indignes par leur paresse. A cette dimension moralisatrice vient se superposer un certain providentialisme puisque c'est Dieu qui, en dernière instance, récompense les bons et punit les méchants<sup>18</sup>.

Quant au texte lui-même, il reflète les déclarations d'intention du prologue. Et outre ceux évoqués à propos de la pièce inaugurale, on y retrouve d'autres indices de la valeur accordée au temps, dans ses différentes acceptions, au sein du *De rebus*. Les plus manifestes sont certainement le recours fréquent à l'étymologie et la présence de fragments ou de chapitres entiers consacrés à la généalogie. On le comprendra aisément, l'insertion d'étymologies est une des modalités de la narration des origines de l'*Hispania*. Ainsi, dans le chapitre intitulé « A propos des victoires d'Hercule et des cités qu'il édifia en *Hispania* »<sup>19</sup>, chaque mention des cités fondées par le héros mythologique sur le sol hispanique (Séville, Tarazona, Urgel, Vich et Barcelone) se voit assortie de l'explication étymologique de son nom. Les étymologies sont un outil pour l'historien, précieux auxiliaires, non pas comme il l'affirme de la recherche des origines de l'*Hispania*, mais de l'entreprise de construction d'un passé mythique à laquelle il se livre dans les premiers chapitres de son œuvre, entreprise qui passe, on le voit, par l'association étroite de la figure d'Hercule au territoire hispanique<sup>20</sup>. Les fragments généalogiques intégrés à la narration historiographique sont également nombreux. Ils dénotent tout particulièrement la volonté du Tolédan de mener celle-ci en respectant la chronologie des événements dont elle rend compte. Ainsi, affirme-t-il en entamant les cinq chapitres consacrés à la descendance de Ramire, premier des rois d'Aragon (1036-1069), il va procéder *stilo continuo usque ad hec tempora*, c'est-à-dire sans interruption, en suivant le fil du temps, jusqu'à son époque<sup>21</sup>. Ces fragments généalogiques évoquent, entre autres, la descendance des deux juges dont se dote la Castille à ses débuts<sup>22</sup> (« A propos du roi Fruela et des juges de Castille »<sup>23</sup>, « A propos de Nuño Rasura et de ses fils »<sup>24</sup>), celles des rois de Navarre (« A propos de l'origine et de la descendance des rois de Navarre »<sup>25</sup>), d'Aragon (« A propos du roi Ramire et de la descendance des rois d'Aragon et de la prise de Huesca »<sup>26</sup>), du Portugal (« A propos de l'origine et de la descendance des rois du Portugal »<sup>27</sup>) ou encore des comtes de Barcelone. Les excursus généalogiques visent, sans doute, à légitimer certaines figures par leur inscription dans une lignée. C'est le cas, par exemple, de

<sup>18</sup> « [...] [descriptis] gesta etiam principum, quorum aliquos ignavia fecit uiles, alios sapiencia, strenuitas, largitas et iusticia futuris seculis comendauit, ut quanta sit differencia utrorumque exitu comprobetur, et discant posteri bonorum exemplis inniti et a malorum semitis declinare, quia etsi ad tempus bonorum uideatur Dominus obliuisci, in fine misericordiam non abscidet, et si ad tempus etiam impii prosperentur, tolluntur in altum, ut lapsu corruant grauiori ». Cf. *De rebus*, p. 6. Soit : « Il décrit également les exploits des princes, parmi lesquels, certains ont été rendus indignes par la paresse, d'autres ont été immortalisés grâce à leur sagesse, leur force, leur générosité et leur sens de la justice, afin que leur mort confirme combien est grande la différence entre chacun d'eux et afin que la postérité apprenne à s'appuyer sur les exemples des bons et à s'écarter des chemins détournés des mauvais, car bien qu'il semble que Dieu oublie parfois les bons, à la fin, il ne leur refuse pas sa miséricorde et même si les impies obtiennent le succès pour un temps, ils ne sont élevés jusqu'aux sommets que pour que leur chute soit rendue plus cruelle ».

<sup>19</sup> « De victoriis Herculis et edificatione ciuitatum in Hyspania ». Cf. *De rebus*, p. 16.

<sup>20</sup> Sur ce point, on se reportera à Juan A. ESTÉVEZ SOLA, « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania », *Habis*, 21 (1990), pp. 139-152 et à H. DE CARLOS VILLAMARÍN, *Las antigüedades...*

<sup>21</sup> « Set quia Ranimirus principium fuit regum qui in Aragonia regnauerunt, a genealogia fratrum suorum aliquantulum diuertentes, successionem regum Aragonum, qui multis uictoriis claruerunt, stilo continuo usque ad hec tempora prosequemur ». Cf. *De rebus*, p. 178. Soit : « Mais comme Ramire fut le premier des rois qui régnèrent en Aragon, en nous éloignant quelque peu de la descendance de ses frères, nous allons nous attacher à exposer, sans solution de continuité et jusqu'à notre époque, la succession des rois d'Aragon qui s'illustrèrent par leurs multiples victoires.

<sup>22</sup> Sur ce point, on se reportera à Georges MARTIN, *Les juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris, 1992.

<sup>23</sup> « De rege Froyla et iudicibus Castelle ». Cf. *De rebus*, p. 148.

<sup>24</sup> « De Nunio Rasoria et filiis eius ». Cf. *De rebus*, p. 149.

<sup>25</sup> « De ortu et genealogia regum Navarre ». Cf. *De rebus*, p. 169.

<sup>26</sup> « De rege Ranimiro et genealogia regum Aragonie et de captione Osce ». Cf. *De rebus*, p. 178.

<sup>27</sup> « De ortu et genealogia regum Portugalie ». Cf. *De rebus*, p. 226.

celle, mythique, de Fernán González dont Rodrigue établit la filiation avec Nuño Rasura, l'un des deux premiers juges de Castille<sup>28</sup>. La figure du comte rebelle qui offre l'indépendance aux Castellans, en ressort ainsi magnifiée puisque, des deux juges, c'est à Nuño Rasura que va la préférence de Rodrigue. Il le qualifie, en effet, « d'homme patient et modeste, intelligent et sage, zélé, prudent » et souligne qu'« il est aimé de tous »<sup>29</sup> tandis qu'au chapitre précédent, Lain Calvo, l'autre tête de la dyarchie originelle, était décrit comme négligent, batailleur et irascible<sup>30</sup>. La généalogie, le principe chronologique donc, fait ici sens puisqu'en ajoutant au portrait laudateur que dresse Rodrigue de Fernán González, elle est une des formes qui étaient la légitimation de la figure du comte et au delà, de celle de la Castille. Hormis le recours aux étymologies et aux généalogies, le souci pour le temps se traduit également, quoique de façon beaucoup moins marquée, au niveau syntaxique. Certaines parties de l'œuvre témoignent, en effet, de l'abondance des marqueurs temporels dans les ouvertures de chapitres, qu'il s'agisse de conjonctions ou de syntagmes. La quasi-totalité de la période wisigothique est ainsi articulée autour des balises chronologiques que constituent les morts et les successions de rois. En effet, à partir du règne du roi Athaulf (410-416), chaque début de chapitre respecte le schéma suivant : mention de la mort ou de la déposition du roi précédent, identité du nouveau roi éventuellement assortie de son portrait, date de sa montée sur le trône et durée de son règne :

Une fois Alaric enterré, ils élevèrent sur le trône du royaume, en 449 de l'ère hispanique, Athaulf, l'un de ses parents, qui lui ressemblait autant par son physique que par la supériorité de son esprit et il régna six ans [...] <sup>31</sup>.

Les données chronologiques contribuent donc ici à l'ordonnement de la narration. Le relevé des sources nous invite cependant, dans ce cas précis, à nuancer quelque peu l'importance de la chronologie en tant que modalité organisatrice dans le *De rebus* puisque, pour la période wisigothique, l'archevêque tolédan puise essentiellement à deux sources qu'il retranscrit de façon assez fidèle. Il s'agit de l'*Historia Gothorum* d'Isidore de Séville et du *De origine actibusque Getarum* de Jordanès, évêque de Ravenne, qui s'attachent toutes deux à dérouler le fil du temps et à relater les faits dans l'ordre où ils sont survenus. C'est ce qu'affirme l'évêque de Ravenne dans le prologue qu'il place au début de son œuvre, en indiquant qu'il a entrepris de « résumer avec [ses] propres mots en un seul tout petit livre, [...], les douze volumes que le Sénateur a écrits sur 'la genèse et l'histoire des Goths', de l'Antiquité à nos jours, en passant en revue les générations et les rois qui se sont succédés<sup>32</sup> ». Il est donc plus que probable que le déroulement chronologique auquel s'attache ici le Tolédan ne soit qu'un héritage de ses prédécesseurs et qu'il ne prenne pas, de ce fait, une valeur significative dans la construction de la narration. Les marqueurs temporels sont bien sûr présents dans d'autres parties de l'œuvre mais force est de constater que l'emprise de la chronologie s'y révèle moins forte et que le Tolédan s'attache davantage à mettre en valeur non plus la simple successivité des événements mais la logique qui préside à leur enchaînement.

<sup>28</sup> Selon l'arbre généalogique exposé par le Tolédan, Fernán González est le fils de Gonzalo Núñez, lui-même fils de Nuño Rasura. Cf. *De rebus*, p. 150.

<sup>29</sup> « [...] fuit uir paciens et modestus, sollers et prudens, industrius, circumspectus, et sic ab omnibus amabatur ». Cf. *De rebus*, p. 149.

<sup>30</sup> « [...] iste tamen aut nil aut paruum de iudiciis cogitabat, set armis et milicie insistebat ; erat enim facile iracundus nec causarum uaria pacifice sustinebat, quod non competit iudicanti ». Cf. *De rebus*, p. 148. Soit : « Celui-ci, cependant, ne songeait ni peu ni prou à la justice, et n'avait d'intérêt que pour les armes et le combat ; il était, en effet, prompt à s'irriter et n'endurait pas avec calme la multiplicité des procès, toutes choses qui ne sont guère convenables pour qui juge.

<sup>31</sup> « Alarico sepulto ad regni fastigium Athaulphum consanguineum eius, forma menteque consimilem sublimarunt era CCCCXLIX et regnauit annis VI [...] ». Cf. *De rebus*, p. 47.

<sup>32</sup> « [...] ut nostris uerbis duodecim Senatoris volumina 'De origine actibusque Getarum', ab olim et usque nunc per generationes regesque descendente, in unum et hoc paruo libello choartem ». Cf. IORDANIS, *De origine actibusque Getarum*, éd. de Francisco Giuntas et Antonino Grillone, Rome, 1991. Traduction française d'Oliviers Devillers : JORDANÈS, *Histoire des Goths*, éd. et trad. de Oliviers Devillers, Paris, 1995.

## II L'ORDONNANCEMENT LOGIQUE

Il s'agit là de la deuxième modalité d'ordonnement du texte. Elle se traduit, au niveau syntaxique, par la récurrence des conjonctions de cause, de conséquences ou de concessions. Au niveau narratif, on constate la démultiplication de la macro-structure historiographique (la narration dans son entier) en plusieurs micro-structures qui constituent un éclairage du discours principal avec lequel elles s'articulent de façon logique. Ces micro-structures ou cellules présentent toutes une unité narrative, c'est-à-dire que l'on peut en repérer nettement le début et la fin, ce qui permet de les isoler au sein de la narration historiographique<sup>33</sup>.

Prenons deux exemples. Le premier nous renvoie au règne de Bermude II (982-999) dont la figure est, dans le *De rebus*, marquée négativement. Dans le chapitre intitulé « A propos de Bermude et du miracle du taureau<sup>34</sup> », premier d'une série de cinq consacrés au monarque, Rodrigue Jiménez de Rada taxe le souverain de prêter l'oreille à des conseillers peu scrupuleux<sup>35</sup>. Un tel reproche et la figure du mauvais conseiller qui en est le pendant sont, dans le *De rebus*, des éléments habituels du portrait du mauvais monarque, envers du paradigme du bon roi que Rodrigue s'applique également à mettre en place<sup>36</sup>. La cellule narrative close qui suit la critique adressée au roi rapporte comment Bermude II s'en prend à l'évêque Athaulf, sur les conseils de trois clercs intrigants qui l'accusent de vouloir livrer la Galice aux Musulmans, après s'être lui-même converti à l'Islam. Le roi décide de lancer contre lui un taureau furieux. L'animal, cependant, ne fait aucun mal au prélat et, après lui avoir déposé ses cornes dans la main, il s'en retourne dans ses montagnes, démontrant ainsi de façon spectaculaire l'innocence et les vertus d'Athaulf, en même temps que la crédulité du roi<sup>37</sup>. Le deuxième exemple relate les affrontements qui opposent Bérengère de Castille, puis Ferdinand III, son fils, aux turbulents Lara durant la minorité du roi Henri I<sup>er</sup> (1214-1217) et après la mort de celui-ci (1217). En effet, piqués, aux dires de l'historien, par l'envie, cette faction de la noblesse va chercher à soustraire le jeune roi Henri I<sup>er</sup> à la tutelle de sa sœur Bérengère puis à remettre en cause la légitimité de Ferdinand III, dans le but de s'emparer du gouvernement du royaume<sup>38</sup>. Le conflit dure plusieurs années (quatre ans) et occupe neuf chapitres du *De rebus*, ce qui dénote son importance. Il s'achève à la mort des comtes Alvaro et Gonzalo de Lara dont Rodrigue fait un châtiment divin, conséquence de leur arrogance et de leur félonie<sup>39</sup>. La cellule narrative souligne donc, cette fois, ce qu'il en coûte de semer la discorde et de s'en prendre aux intérêts royaux, vices également stigmatisés dans le *De rebus*. On observe que dans les deux cas, les cellules, bien que de

<sup>33</sup> Ces micro-structures répondent à la définition que donne Claude Brémont du récit : « [...] une couche de signification autonome, dotée d'une structure qui peut être isolée de l'ensemble du message [...] ». Cf. Claude BRÉMOND, « Le message narratif », *Communications*, 1974 (4), pp. 4-32, p. 4.

<sup>34</sup> « De rege Veremundo et miraculo tauri ». Cf. *De rebus*, p. 160.

<sup>35</sup> « [...] et licet alias esset satis prudens, susurronibus et detractoribus aures bibulas inclinabat ». Cf. *De rebus*, p. 161. Soit : « [...] et bien que, par ailleurs, il fût assez avisé, il prêtait avidement l'oreille aux médisants et aux détracteurs.

<sup>36</sup> On retrouve, par exemple, des motifs semblables dans le portrait du roi García de Galice, frère d'Alphonse VI de Castille : « Habebat autem quendam vernulum causa familiaris secreti plus debito sibi carum, cuius delationibus contra milites et barones aures credulas adhibebat ; [...] ». Cf. *De rebus*, p. 198. Soit : « Cependant, il avait un certain serviteur de sa maison qu'il estimait plus qu'il n'aurait dû car il lui confiait des secrets. Aux délations de celui-ci concernant ses nobles et ses chevaliers, il prêtait une oreille crédule ». A ces éléments négatifs peuvent s'ajouter d'autres vices tels la démesure, la colère ou la superbe. La figure du bon roi est parée des qualificatifs suivants qui se combinent ou non : victorieux, bâtisseur, juste, pieux, savant, fort, généreux, etc. Sur la représentation de la royauté dans le *De rebus*, on consultera Ana RODRÍGUEZ LÓPEZ, « *De rebus Hispaniae* frente a la *Crónica latina de los reyes de Castilla* : virtudes regias y reciprocidad política en Castilla y León en la primera mitad del siglo XIII », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26 (2003), pp. 133-149.

<sup>37</sup> Cf. *De rebus*, pp. 160-161.

<sup>38</sup> « [...] licet baronum varietas zelo inuidie circumacta discidia procuraret ». Cf. *De rebus*, p. 281. Soit : « [...] bien que l'inconstance des nobles suscitât des divisions favorisées par l'aiguillon de l'envie ».

<sup>39</sup> « Adversariis itaque sic a Domino iudicatis rex Fernandus regnum optinuit pacifice et quiete [...] ». Cf. *De rebus*, p. 290. Soit : « Par conséquent, le Seigneur ayant jugé ses ennemis, le roi Ferdinand maintint son royaume dans la paix et la tranquillité [...] ».

longueur différente (quelques lignes pour la première, plusieurs pages, dans l'édition de J. Fernández Valverde, pour la seconde), présentent une structure identique qui répond à la définition du récit donnée par les théoriciens : exposé d'une situation initiale, élément perturbateur, péripéties diverses, résolution et situation finale<sup>40</sup>. Elles remplissent également la même fonction, celle de participer de la construction du discours développé par le Tolédan en constituant, en quelque sorte, les arguments venant étayer la démonstration générale. Elles jouent ainsi le rôle d'exemples, d'illustrations de la pensée de l'historien et traduisent, comme dans le prologue, sa conception d'une histoire teintée de moralisme et de providentialisme : Dieu punit quiconque ose s'élever contre ses représentants, dans un cas l'évêque, dans l'autre le roi.

L'on pourrait objecter que le traitement négatif dont fait l'objet Bermude II dans le *De rebus* n'est pas, à proprement parler, imputable au Tolédan puisque celui-ci reprend un épisode déjà présent chez d'autres. Mais, outre le fait que le simple choix de l'historien de retenir ou non un élément est déjà significatif de l'orientation qu'il entend donner à son discours, le maniement de la source principale de Rodrigue à cet endroit – le *Chronicon mundi* de Luc de Tuy – montre qu'il en va autrement. Il nous renseigne également sur la pratique historiographique du Tolédan. On observe, en effet, que la méthode de composition adoptée par l'historien est ici plus proche du *contexere* (composer) que du *compilare* (compiler)<sup>41</sup> – deux termes qu'il emploie dans son prologue pour désigner ses méthodes<sup>42</sup>. Ainsi, il apporte une modification structurelle majeure à la narration de Luc. Alors que ce dernier achève son récit par l'évocation des épouses légitimes et des concubines du roi Bermude II, Rodrigue place ce fragment quasiment au début du sien, en tête d'un chapitre qu'il intitule : « A propos des outrances de Bermude, de ses épouses et de la victoire d'Al-Mansour »<sup>43</sup>. L'association dans ce titre du comportement moral (*insolenciis*) du roi Bermude et de la victoire du chef musulman Almanzor annonce déjà ce que l'historien ne manquera pas de mettre en évidence dans le corps du chapitre, à savoir la relation de cause à effet existant entre les deux, relation qu'il traduit par ces mots assez mystérieux : « Ainsi, à cause des péchés du roi Bermude et du peuple chrétien, le roi des Musulmans, qui avait pour nom Al-Hagib, décida de prendre celui d'Al-Mansour »<sup>44</sup>. Nous n'en découvrons le sens que quelques lignes plus loin en lisant, sous la plume de Rodrigue, qu'Al-Mansour, après s'être attribué ce qu'il faut comprendre comme un nom de guerre : le vainqueur, entreprend, secondé par son fils, de dévaster les terres léonaises, castillanes et navarraises<sup>45</sup>. Au niveau structurel, l'on note donc que le Tolédan prend la liberté de modifier le texte-source afin de servir son propos : démontrer

<sup>40</sup> Pour une synthèse des différents positionnements théoriques concernant la notion de récit, cf. Jean-Michel ADAM et Françoise REVAZ, *L'analyse des récits*, Paris, 1996.

<sup>41</sup> G. Martin parle d'une « élaboration où le *contexere* s'impose décidément au *compilare* ». Cf. G. MARTIN, *Les juges...*, p. 260.

<sup>42</sup> Dans le prologue du *De rebus*, le Tolédan illustre par une métaphore significative la naissance de l'écriture : « Ceterum ne desidia sapiencie inimica itinera studii occultaret, illi, qui pro luce sapienciam habuerunt et eam rebus omnibus pretulerunt, figurales litteras inuenerunt, quas in sillabas congesserunt ut hiis compingerent dictiones, quibus ut ex trama et stamine quasi a textentibus oratio texeretur, et per hec futuris seculis preterita ut presencia nunciarent et uigilata studia arcium liberalium et officia mechanica utiliter adinuenta scriptura posteris conseruarent ». Cf. *De rebus*, p. 5. Soit : « Du reste, pour que la paresse, ennemie du savoir, n'obstrue pas les voies de la connaissance, ceux dont le savoir était la lumière et qui le plaçaient au-dessus de toutes choses, inventèrent les symboles des lettres qu'ils rassemblèrent en syllabes pour inventer grâce à elles des mots, afin de former le langage comme s'ils tissaient à partir de la chaîne et de la trame, et par ce moyen, faire connaître aux siècles futurs le passé comme s'il était présent et conserver grâce à l'écriture pour la postérité tant les connaissances attentives des arts libéraux que les utiles découvertes des arts mécaniques ». On peut voir dans cette métaphore un miroir de la propre pratique historiographique du Tolédan qui, loin de juxtaposer les événements, les imbrique les uns dans les autres à la manière des fils d'un ouvrage afin de tisser ce réseau de sens qu'est, en définitive, l'œuvre. L'emploi de cette métaphore n'est donc pas anodin et l'on aura remarqué la proximité étymologique et sémantique des termes tissu et texte, ouvrage et œuvre.

<sup>43</sup> « De insolenciis Veremudi et uxoris eius et de victoria Almançori ». Cf. *De rebus*, p. 162.

<sup>44</sup> « Igitur propter peccata principis Veremudi et populi christiani rex Arabum, qui Alhagib dicebatur, se Almançor constituit nominari ». Cf. *De rebus*, p. 162.

<sup>45</sup> Cf. *De rebus*, pp. 162-163.



l'immoralité du roi Bermude II dont il fait la cause directe des assauts d'Al-Mansour. Cette modification n'est pas la seule introduite par l'historien comme le montre, de nouveau, la comparaison des deux fragments du *Chronicon mundi* et du *De rebus* que voici :

Le roi Bermude eut deux épouses légitimes : une nommée Vélasquita qu'il répudia de son vivant et l'autre nommée Elvire dont il eut deux enfants, Alphonse et Thérèse. Il eut également deux concubines nobles ; de l'une, il engendra l'infant don Ordoño et de l'autre, l'infante doña Elvire. Ce même infant, Ordoño, engendra de l'infante Fronilde plusieurs enfants, dont les noms sont : Alphonse, Pélage, Sanche et Chimène<sup>46</sup>.

Le roi Bermude **faisant fi des lois du Seigneur** eut deux concubines nobles **qui étaient sœurs**, de l'une, il engendra l'infant Ordoño et de l'autre Elvire. Des années plus tard, l'infant Ordoño engendra de l'infante Fronilde, Alphonse, Pélage, Sanche et Chimène ; ce même roi Bermude **n'eut pas moins de deux épouses légitimes**, Vélasquita qu'il répudia de son vivant **et non content d'avoir commis un tel péché, il contracta une union adultérine** avec une autre femme nommée Elvire dont il engendra Alphonse et Thérèse<sup>47</sup>.

Cet extrait, riche en éléments généalogiques, présente un certain nombre de différences par rapport à l'extrait du *Chronicon mundi* qui le précède. L'on remarque, en effet, que Rodrigue a ajouté des détails narratifs ainsi que des jugements moraux à l'encontre du roi Bermude dont il tient les moeurs pour licencieuses, nous l'avons bien compris. Compte tenu des observations précédentes, l'on ne peut que constater que si l'aversion envers le roi Bermude II transparait déjà dans le *Chronicon mundi*, sa manifestation dans le *De rebus* n'est pas l'expression d'un décalque hasardeux puisque l'historien y imprime sa marque personnelle à travers le choix d'un ensemble de procédés d'écriture absents du texte-source.

Notons pour finir que les deux exemples précédents permettent également d'apprécier dans quelle mesure le texte historiographique est susceptible d'intégrer en son sein des mécanismes ou des éléments caractéristiques d'autres formes narratives tels l'hagiographie ou l'*exemplum*. Dans le premier cas, l'influence des récits de miracles dans lesquels une bête réputée sauvage s'adoucit au contact de celui que l'on condamne au martyre, est, en effet, perceptible. Dans le second, la caractérisation morale des acteurs en présence : la bonne reine, le noble félon, suivant une logique qui les divise en deux catégories : les bons d'une part et les méchants d'autre part, rappelle les personnages types que l'on retrouve dans les récits exemplaires.

On le voit, la narration historiographique ne se limite plus au simple exposé d'une succession de faits. L'historien cherche, au contraire, à les mettre en relation afin de leur fournir une explication. Il ne s'agit plus seulement de montrer mais de décrypter le sens de l'histoire. Ce décryptage, c'est l'historien qui en est l'artisan et la clé en est, par conséquent, le reflet de ses orientations idéologiques. C'est ce qu'illustre, dans l'épisode des affrontements entre Bérengère et les Lara, le fait d'introduire une relation de cause à effet entre la mort de ces derniers et leur

<sup>46</sup> « Habuit duas legitimas uxores rex Veremudus : unam Velasquitam, quam viventem dimisit, et aliam nomine Gelayram, ex qua habuit filios, Adefonsum scilicet et Tharasiam. Habuit etiam duas nobiles concubinas, et ex una genuit infantem dompnum Ordonium et ex alia infantissam dompnam Gelayram. Ipse infans Ordonius ex infantissa Fronilda Pelagii genuit plures filios, quorum nomina hec sunt : Adefonus, Pelagius, Sancius et Xemenia ». Cf. Lucae TUDENSIS, *Chronicon mundi*, éd. d'Emma Falque, Turnhout, 2003, p. 273.

<sup>47</sup> « Rex vero Veremudus habuit duas nobiles concubinas, et **erant sorores, legem Domini obliviscens**, et ex una genuit infantem Ordonium et ex alia Gelayram. Infans autem Ordonius procedente tempore ex infante Fronilde genuit Aldefonsum, Pelagium, Sancium et Semenam ; predictus etiam Veremudus **nichilominus** habuit duas uxores legitimas, Velasquitam scilicet quam viventem dimisit **et non contentus incestu sibi aliam nomine Gelayram adulterino contubernio copulavit**, ex qua genuit Aldefonsum et Tharasiam. Ex Velasquita autem genuit Christinam infantem ; ipsa vero Christina ex Ordonio Ceco filio Ranimiri regis genuit Aldefonsum, Ordonium, Pelagium comitissam et Eldonciam. Eldoncia autem ex Pelagio Froyle diachono genuit comitem Petrum, Ordonium, Pelagium, Munionem et matrem Suerii comitis et fratrem eius, et Tharasiam comitissam, que cum esset domina Carrionis, ibi ecclesiam sancti Zoyli edificavit. Hii omnes dicuntur vulgariter infantes de Carrione ». Cf. *De rebus*, p. 162. C'est nous qui soulignons.

opposition au souverain. C'est encore ce que révèle la troisième modalité selon laquelle le Tolédan structure son texte.

### III LA SPATIALISATION DE L'HISTOIRE

Non content de relater, dans le *De rebus*, l'histoire des rois castillano-léonais, Rodrigue y fait aussi la part belle à celle des royaumes aragonais, navarrais ou portugais, allant même jusqu'à consacrer un chapitre à l'origine des Almohades vaincus par Alphonse VIII de Castille (1158-1214) à las Navas de Tolosa. Il ne manque pas d'ailleurs de s'en expliquer, à propos de la Navarre par exemple :

Mais comme après Vermude et le comte Sanche, les rois de Castille et de Léon n'eurent pas de descendance masculine et que la succession revint aux femmes, il convient d'établir la généalogie des rois de Navarre qui contractèrent des unions avec ces héritières<sup>48</sup>.

L'adoption d'une telle démarche semble dénoter, à première vue, le souci de respecter la chronologie des événements puisqu'après la mort de Bermude III de Léon (1028-1037) et du comte Sanche de Castille (Sancho García), la Castille et le Léon se retrouvent entre les mains de Sanche le Grand de Navarre (1000-1035). Elle rend compte, cependant, d'une nouvelle structuration du texte historiographique qui s'articule, non plus selon la ligne du temps, mais autour d'un espace, celui du *regnum* – c'est le cas dans l'exemple cité – ou celui de l'*Hispania* comme il ressortait du prologue qui faisait de celle-ci – le terme y est employé six fois – et de ses habitants, les *Hispani*, l'objet de la connaissance historique<sup>49</sup>. Cette structuration permet, une nouvelle fois, l'expression des conceptions du Tolédan puisqu'elle traduit sa vision personnelle de l'*Hispania* et de ses habitants. Ainsi, cet espace hispanique est fondamentalement un aux yeux de l'historien qui le définit de la sorte :

[L'*Hispania*] est circonscrite par les Pyrénées qui s'étendent d'une mer à l'autre, l'Océan et la Méditerranée. La Gaule Gothique, c'est-à-dire la province Narbonnaise ainsi que les villes de Rodez, Albi et Viviers qui appartenaient à cette même province du temps des Wisigoths et, de même, une province comptant dix villes, située en Afrique et nommée Tingitane, étaient sous la domination des Wisigoths<sup>50</sup>.

Au vu de cette définition, l'on comprend que l'*Hispania* est, pour le Tolédan, une réalité supranationale puisqu'elle intègre non seulement les royaumes chrétiens situés à l'intérieur de ses frontières mais également les territoires sous domination musulmane comme l'indique le mot *Tirreno* qui renvoie à la Méditerranée. L'emploi, dans le texte, du terme *Hispani* a également une portée englobante. Il désigne non seulement les habitants des royaumes chrétiens de la Péninsule – dont les liens sont encore renforcés par la mémoire d'un même passé gothique – mais également les Musulmans. Ainsi, suite à la défection des Ultramontains avant le choc final de Las Navas de Tolosa, le Tolédan rapporte que « [...] seuls les Hispaniques, accompagnés du petit nombre d'Ultramontains dont il a été question plus haut, se mirent en marche hardiment pour la

<sup>48</sup> « Verum quia genealogie linea regum Castelle et Legionis in uiris post tempora Veremudi et comitis Sancii deffecerunt et successiones Castelle et Legionis fuerunt ad feminas deuolute, oportet genealogiam texere a regibus Nauarrorum, qui heredes feminas in matrimonium assumpserunt ». Cf. *De rebus*, p. 169.

<sup>49</sup> Cf. Juan A. MARAVALL CASESNOVES, *El concepto de España en la Edad Media*, Madrid, 1977, p. 34 : « Sólo más tarde, en ese fecundo siglo XIII, se cae en la cuenta, aunque sea mínimamente, de ese nuevo protagonista histórico que es el grupo como tal, el pueblo. Por eso entonces, y no antes, aparece Hispania como objeto historiográfico, y con ella los 'hispani' ».

<sup>50</sup> « [...] que Pireneis montibus a mari usque ad mare protensis, Oceano circumcluditur et Tirreno. Gallia etiam Gothica, id est Narbonensis prouincia cum Rutheno, Alba et Viuario ciuitatibus, que Gothorum tempore ad Narbonensem prouinciam pertinebant, et in Africa etiam una prouincia decem ciuitatum, que Tingitania dicebatur, ad Gothorum dominium pertinebant. Hispania quippe, quasi paradus Domini, V<sup>o</sup> principalibus fluminibus irrigatur, scilicet, Hybero, Doria, Tago, Ana et Bethi, montanis inter quelibet interiectis ». Cf. *De rebus*, p. 105.

bataille du Seigneur »<sup>51</sup>. De même, évoquant un peu plus loin la rébellion du musulman Abenbut contre le joug imposé par les Almohades aux Arabes de la Péninsule, il indique que ce dernier « [...] conquiert, en peu de temps, l'Andalousie des Hispaniques [...] »<sup>52</sup>. Le texte historiographique devient ainsi l'espace où se crée une unité hispanique, peu conforme certes à la réalité des faits, mais que le Tolédan appelle de ses vœux. Cette construction passe par le choix de la modalité spatiale comme principe structurant de la narration puisqu'en relatant l'histoire de chacun des royaumes chrétiens péninsulaires, en s'intéressant à celle des territoires musulmans mais surtout en montrant qu'elles s'imbriquent les unes dans les autres, le Tolédan réussit à surmonter la fragmentation du territoire hispanique – dont la puissance wisigothe avait assuré une unité rompue par l'invasion de 711<sup>53</sup> – en *regni*. Ce choix structurel, dans la forme qu'il adopte, révèle également que si le Tolédan aspire à l'unité hispanique – comme le montre par exemple la vivacité de ses critiques contre ceux qui sèment la discorde<sup>54</sup> –, cette unité ne peut se réaliser que sous la bannière castillano-léonaise dont il fait de l'histoire la narration principale quand celle des autres royaumes est reléguée au rang de digression. C'est ce qu'il souligne à travers ces deux phrases qui introduisent le retour au récit du règne d'Alphonse VII après l'exkursus portugais :

Nous avons quelque peu dévié de notre plan pour établir la généalogie des rois portugais. Revenons maintenant à l'histoire d'Alphonse, roi des *Hispaniae*, telle que nous l'avions entreprise<sup>55</sup>.

Il semble donc que Rodrigue Jiménez de Rada n'ait pas, comme d'autres, vu dans le temps l'unique substance de l'historiographie. En choisissant de rapporter les événements survenus dans le même temps dans plusieurs royaumes, l'historien rompt, en effet, le schéma de la successivité puisqu'il effectue sans cesse des retours en arrière, relatant tour à tour l'histoire de plusieurs royaumes à partir de leurs origines. Ce faisant, il extrait le temps narratif de la linéarité qui le caractérise dans les autres textes historiographiques. Ses conceptions idéologiques et la façon dont il entend les traduire dans sa pratique historiographique le conduisent, en effet, à complexifier l'agencement de sa narration en lui ajoutant une dimension logique et en combinant à l'abscisse du temps, l'ordonnée de l'espace. Ce schéma d'organisation interne polymorphe s'accompagne d'une autre modalité, hybride cette fois puisqu'elle est aussi bien interne qu'externe : la structuration en chapitres.

#### IV LA STRUCTURATION EN CHAPITRES

Texte relativement long, le *De rebus* se présente, en effet, du point de vue matériel, comme une suite de chapitres d'extension variable. Rappelons, à ce propos, que la division en livres maintenue par Juan Fernández Valverde dans son édition du texte n'est pas originale mais qu'elle a certainement été introduite en 1545 par le premier éditeur du texte, Sancho de Nebrija<sup>56</sup>. La

<sup>51</sup> « [...] soli Hispani cum paucis ultramontanis superius nominatis proficisci ceperunt ad bellum Domini confidenter ». Cf. *De rebus*, p. 266.

<sup>52</sup> « [...] in modico tempore optinuit Vandaliā Hispanorum [...] » Cf. *De rebus*, p. 294

<sup>53</sup> C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'idéologie néogothiciste qui transparaît du *De rebus*. Il ne s'agit pas d'un retour aux traditions wisigothiques proprement dite mais à l'unité incarnée par les Wisigoths. Selon J. Fernández Valverde : « Para el Toledano el reino de los godos acaba con la invasión de los árabes y lo que surge después es algo completamente diferente porque las circunstancias y los tiempos también lo son. Lo que echa de menos no es la recuperación de aquella tradición y aquella organización política porque sí, sin más, sino en cuanto que superadora de los localismos que impiden el crecimiento de España frente a naciones como Francia e Inglaterra ». Cf. Rodrigo JIMÉNEZ DE RADA, *Historia de los hechos de España*, éd. et trad. de J. Fernández Valverde..., p. 47.

<sup>54</sup> On se souvient du jugement émis à l'encontre des Laras lors de la relation des affrontements qui les opposent à Bérengère de Castille. Cf. note 37. De telles critiques sont fréquentes dans le *De rebus*. Au début du récit du règne d'Alphonse VIII de Castille, par exemple, le Tolédan ne cache pas sa désapprobation à l'égard des nombreux nobles avides de répandre la zizanie (*ad discidia inhiabant*). Cf. *De rebus*, p. 236.

<sup>55</sup> « Et ut genealogie regum Portugalie seriem texeremus, a proposito diuertimus aliquantulum. Nunc ad gesta Aldefonsi Hispaniarum regis, prout cepimus, reuertamur ». Cf. *De rebus*, p. 228.

<sup>56</sup> Cf. I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « La técnica historiográfica del Toledano... », p. 188.

division en chapitres est, en revanche, de la main même du Tolédan et constitue, aux dires d'Inés Fernández-Ordóñez, une nouveauté par rapport aux textes de ses prédécesseurs<sup>57</sup>. Cette innovation structurelle répond, selon elle, à la conjonction de divers facteurs : les ouvrages qu'a pu connaître Rodrigue lors de sa formation parisienne qui témoignent de cette division en chapitres, l'expérience acquise à la chancellerie castillane où diplômes et privilèges sont organisés selon un système semblable ainsi que les liens privilégiés du Tolédan avec la congrégation cistercienne, un des tous premiers ordres religieux à développer, dans leurs ouvrages, ce mode d'organisation structurelle<sup>58</sup>. Dans le *De rebus*, la fonction première du titre de chapitre est évidemment d'en résumer le contenu en permettant au Tolédan de mettre en relief certains événements, lieux ou personnages. Ce faisant, il leur attribue une valeur particulière. Il en va notamment ainsi dans le chapitre consacré à la mort d'Alphonse VI (1072-1109) qui s'intitule « A propos de la mort du roi Alphonse et de l'annonce miraculeuse de celle-ci »<sup>59</sup>. Ici, la construction syntaxique de la phrase (deux syntagmes reliés par la copulative *et*) permet non seulement à l'historien de souligner le caractère particulier du décès du souverain mais également d'ajouter, en filigrane, au portrait élogieux du monarque qu'il s'est employé à peindre dans les pages précédentes. On a là une autre occurrence des emprunts à d'autres formes narratives qui caractérisent le texte historiographique puisque se voir annoncer son décès est d'ordinaire le privilège du saint et constitue, de ce fait, un procédé narratif récurrent dans les récits hagiographiques<sup>60</sup>. L'association étroite des deux événements au sein du titre devient donc elle-même un procédé narratif puisqu'elle participe de la construction de la narration historiographique en étayant l'entreprise de glorification du roi, – portée ici à l'extrême à travers « l'hagiographisation » de la figure royale – construite par Rodrigue au fil du texte. La fonction des titres de chapitre est donc double dans le *De rebus* : ils en reflètent le contenu, tout du moins la vision que veut nous en donner l'historien, et participent de l'entreprise de construction d'un sens qu'est le récit historiographique : ici l'exaltation du roi Alphonse VI, conquérant de la ville de Tolède et restaurateur du siège primatial, thème, comme chacun sait, cher au cœur de l'archevêque<sup>61</sup>. Outre la mention du miracle qui annonce la mort du souverain, cette exaltation est étayée, dans le corps du chapitre, par l'insertion d'un fragment absent du texte source, le *Chronicon mundi*. On est loin, de nouveau, de la simple compilation. Le fragment en question se présente comme suit :

C'est ainsi qu'au matin du jeudi premier Juillet, comblé de grâce et de jours, il laissa **son peuple dans le chagrin, la patrie en danger, l'ennemi dans l'allégresse, les pauvres dans les lamentations, les clercs dans la plainte**. A sa mort, **le voleur se montra, le brigand parada, le pauvre se cacha, le clerc se tut, le peuple souffrit, l'ennemi se multiplia, la victoire disparut, le banissement augmenta**, l'épée fut dégainée entre membres d'une même famille et l'extermination de la patrie fut préparée, chacun faisant ce qui lui semblait bon<sup>62</sup>.

<sup>57</sup> I. Fernández-Ordóñez relie l'inclusion des titres de chapitres dans le *De rebus* à une conjoncture plus générale dont elle résume ainsi les spécificités : « Varios son, pues, los factores relacionados con este nuevo modo de estructurar y presentar formalmente los textos. Por un lado, como hemos visto, el fenómeno debe relacionarse con el cambio de los hábitos de lectura : los libros son consultados de forma puntual, no sólo leídos de principio a fin. Por otro, la lectura visual y silenciosa comienza a hacerse cada vez más común, hecho que exige el apoyo de una disposición del texto sobre la página que ayude a mantener la atención. Incluso la *lectio* escolástica suponía que los estudiantes tuvieran copias del texto explicado ante sus ojos. Por último, el nuevo orden de los libros debe vincularse también con los nuevos procedimientos de componerlos : la *compilatio*, consistente esencialmente en dotar de un nuevo orden u *ordinatio* a las fuentes preexistentes o *auctoritates*, sin añadir, supuestamente, nueva información ». Cf. *Ibid.*, p. 206.

<sup>58</sup> Cf. *Ibid.*, p. 207.

<sup>59</sup> « De morte regis Aldefonsi et miraculo prognostico mortis eius ». Cf. *De rebus*, p. 218.

<sup>60</sup> Sur ce point, cf. Ariel GUIANCE, *Los discursos de la muerte en la Castilla medieval (siglos VII a XV)*, Valladolid, 1998.

<sup>61</sup> A ce propos, on consultera Peter LINEHAN, *History and the Historians of Medieval Spain*, Oxford, 1993.

<sup>62</sup> « Plenus itaque gratie et dierum, kalendis Iulii, V<sup>a</sup> feria clarescente, reliquit **luctum populo suo, periculum patrie, gaudium hostibus, lamentum pauperibus**, suspiria religiosis. In eius **obitu exiuit latro, presumpsit predo, latuit pauper, conticuit clerus, luit incola, seuit hostis, fugit uictoria, creuit fuga**, gladius in domesticis efferatur et patria exterminio preparatur, quolibet quod bonum erat in suis oculis faciente ». Cf. *De rebus*, p. 219.

L'extrait est intéressant à plusieurs égards. Par sa tonalité élégiaque, il rappelle les pièces funèbres composées à l'occasion du décès d'un personnage important et illustre, de ce fait, une nouvelle fois l'inclusion de formes narratives diverses dans le cadre du texte historiographique<sup>63</sup>. Il est également représentatif de quelques-uns des procédés stylistiques qui caractérisent l'écriture de Rodrigue Jiménez de Rada, procédés décrits et codifiés par les *Artes poetriae* qui fleurissent à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>. L'historien use, en effet, dans ce fragment de la *determinatio*, technique récurrente dans son œuvre. Modalité de l'*ornatus facilis*, celle-ci consiste en l'énumération de syntagmes présentant une distribution identique : ici accusatif singulier + ablatif pluriel<sup>65</sup>. Son emploi permet, ici, à l'historien de signifier l'immensité de la perte que constitue la mort du roi et de rehausser la douleur de ses sujets, ce qui participe également de l'exaltation de la figure royale. Le rythme introduit par l'accumulation des structures binaires et par les homéotéleutes induites par la répétition des cas laissent également penser que la prose du Tolédan peut aussi se donner à entendre. Enfin, le fragment étudié souligne la cohérence narrative interne qui est une des spécificités de l'écriture du *De rebus* et qui est également assurée par les nombreuses marques discursives dont le Tolédan émaille son texte<sup>66</sup>. Il fait, en effet, écho à un autre fragment placé au début de la narration du règne d'Alphonse VI qui, par l'emploi des mêmes procédés stylistiques, décrivait, à l'inverse, la jubilation de la Castille lors de la montée sur le trône du souverain, jubilation dont l'ampleur correspond à celle des lamentations qui font suite à sa mort :

Durant son règne, la justice abonda, **il mit un terme à la servitude, sécha les larmes, répandit la foi, étendit la patrie, rendit la confiance à son peuple** ; l'ennemi fut confondu, l'épée réduite au silence, l'Arabe à l'inactivité, l'Africain fut pris de crainte [...] <sup>67</sup>.

Loin de n'être qu'une marque formelle, la présentation en chapitres se révèle donc être une des modalités de l'écriture historiographique du Tolédan, modalité à la fois externe puisqu'elle participe de la présentation matérielle de l'œuvre et interne car elle est un des outils de la construction du discours historique. A l'instar des autres principes structurants adoptés par l'historien, le choix de ce critère formel traduit également l'orientation qu'il entend donner à son œuvre. C'est ce que nous avons tenté d'analyser au cours de cette étude dans laquelle, à travers un prisme particulier : l'organisation structurelle du texte, nous avons également essayé d'exposer quelques-uns des aspects formels qui caractérisent l'écriture de Rodrigue Jiménez de Rada. Nous souhaiterions pour conclure avancer une ultime hypothèse quant à la fonction de trois au moins de ces diverses modalités d'organisation. Toutes, en effet, semblent traduire un souci d'appréhender la connaissance historique dans sa totalité, d'en épuiser, en quelque sorte, le

---

C'est nous qui soulignons.

<sup>63</sup> On pourrait également, à propos du règne d'Alphonse VI, faire l'hypothèse d'un point de contact entre chanson de geste et historiographie. Narrant, en effet, la prise de Tolède, Rodrigue orne sa prose d'une série de vers célébrant la conquête de la ville et celui qui en fut l'artisan. René Cotrait identifie ces vers aux fragments d'une épopée latine ayant survécu par le biais de l'historiographie. Cf. René COTRAIT, *Histoire et poésie. Le comte Fernán González. Recherches sur la tradition gonzalienne dans l'historiographie et la littérature des origines au "Poema". Tome I : la genèse de la légende de Fernán González. Etude de la tradition gonzalienne dans l'historiographie castillane en langue latine, de Sampiro à Rodrigue de Tolède*, Grenoble, 1977, p. 340.

<sup>64</sup> Cf. D. KELLY, *The Arts of Poetry...* et Edmond FARAL, *Les arts poétiques du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles. Recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen-Âge*, Paris, 1922.

<sup>65</sup> Cf. *Ibid.*, p. 97.

<sup>66</sup> Ces marques discursives se traduisent par de fréquentes analepses permettant à Rodrigue de rappeler un fait déjà mentionné ou d'apporter des informations supplémentaires, ou par des interventions grâce auxquelles il ramène le récit à son cours principal après une digression.

<sup>67</sup> « [...] habundavit in diebus eius iusticia, **finem accepit seruitus, consolationem lacrimae, augmentum fides, dilatationem patria, audaciam populus** ; confusus est inimicus, obmutuit gladius, cessavit Arabs, timuit Affer ; ploratus et ululatus Hispanie usque ad istum mansit absque consolatore ; dextera eius presidium patrie, munimentum absque timore, fortitudo sine perturbatione, protectio pauperum, uirtus magnatum ; [...] ». Cf. *De rebus*, p. 202. C'est nous qui soulignons.

sens. Il en va ainsi des étymologies qui stylistiquement sont une forme d'*amplificatio* et des généalogies grâce auxquelles, une lignée s'expose dans son entièreté. De même, nous l'avons vu, Rodrigue délaisse la juxtaposition des faits au profit de leur imbrication et de leur interprétation systématique. Enfin, la spatialisation de l'histoire se décline également sur le mode global puisque le Tolédan ancre son projet historiographique non dans l'espace d'un royaume particulier mais dans celui de l'*Hispania*. C'est dans le même esprit que l'on peut également comprendre la multiplicité et la variété des sources utilisées par l'historien<sup>68</sup>, le souci de les confronter, ainsi que les nombreuses marques d'érudition<sup>69</sup>. Au vu de ces observations, il semble légitime de se demander si Rodrigue Jiménez de Rada ne fait pas de cette volonté de tout embrasser, de cette « tentation encyclopédique », l'un des mécanismes d'accréditation du ou des discours dont son texte est le creuset. Le Tolédan ferait ainsi de l'étendue de ses connaissances, du déploiement de son érudition, le garant de sa parole et de sa pratique historiographique, se donnant en tant qu'historien la mission de découvrir et d'interpréter le monde qui l'entoure tout en donnant à l'histoire cette dimension qu'elle a tant peiné à obtenir : celle de science.

---

<sup>68</sup> G. MARTIN souligne que les sources utilisées par le Tolédan représentent « [...] à peu près l'entier du savoir historique latin et espagnol sur les sujets dont il traite ». Cf. G. MARTIN, *Les juges...*, p. 259.

<sup>69</sup> L'érudition du Tolédan transparaît dans l'abondance des mentions étymologiques et les définitions ou précisions qu'il apporte tout aussi fréquemment.